Découvrir Hué .... par les auteurs

Sur la Route Mandarine (extraits) de Roland Dorgeles 1925

Introduction à l'ouvrage

Roland Lecavelé, dit Roland Dorgelès, a vécu entre 1885 et 1973. Journaliste et écrivain, il s'est surtout fait connaître lors de la parution de son ouvrage « Les Croix de Bois » qui glorifie l'héroïsme ordinaire des poilus durant la 1ere guerre mondiale. Il part en 1923 en Indochine précédé d'une solide réputation de journaliste écrivain indépendant. La « Route Mandarine », titre du livre, était autrefois le chemin fréquenté par les mandarins lors de leurs déplacements officiels à travers le pays. Dorgelès en fait le fil conducteur de son récit de voyage. Lui-même est à la recherche de l'exotisme relaté dans les récits de Pierre Loti. Il ne trouve plus cette exotisme là, le demi siècle de présence française a déjà fait basculer les traditions dans une modernité à son goût trop rapide.. Pour nous cependant, à presque un siècle d'intervalle, l'exotisme est encore entier, et les pages de son récit se succèdent au rythme de magnifiques descriptions. C'est l'Indochine des années 20 qu'il nous livre. Son étonnement lorsqu'il découvre la ville chinoise de Cholon, son admiration pour l'œuvre des religieuses, sa rencontre avec Ông Côp, le « Seigneur Tigre », et sa fascination pour la beauté sauvage des « moïs », ces tribus primitives qui peuplent alors les hauts plateaux. Il nous décrit aussi une réalité moins poétique, celle des entreprises coloniales qui exploitent sans vergogne les annamites, dans les mines de charbon notamment. Concernant Hué, il nous offre une description plurielle, parfois un peu sévère lorsqu'il parle de l'usine des eaux ou erroné lorsqu'il relate la version française de la folie du roi Thanh Thai.. Mais on lui pardonne bien vite ces quelques lacunes car son récit, qui fut d'abord publié en épisodes dans la revue l'Illustration, constitue encore aujourd'hui l'une des meilleures descriptions de l'Indochine française.

L'extrait qui suit correspond au chapitre "chronique de l'oeil de boeuf", de la page 116 à la page 142 de l'édition originale. Les photos ne proviennent pas de l'ouvrage.

www.lemandarin.vn

Versailles oriental...

Versailles et ses eaux mortes, ses vastes cours carrelées que l'herbe ronge, ses balustrades verdies, ses ombrages, ses allées …Versailles et son silence.

J'étais arrivé au tombeau de Tu Duc, comme le jour tombait. C'est l'heure qu'il faut choisir pour visiter les sépultures royales, là-bas, en amont de la ville, dans les bois luxuriants qui bordent la Rivière des Parfums. Les orientalistes prétendent que le plus beau de ces mausolées est celui de Minh Mang ; moi, je lui préfère celui de Tu Duc. Peut – être est- il moins pur de lignes, mais j'y pénétrai à l'heure sereine, après une lente promenade par la Route haute, quand les tristes étangs déga-

gent leur première brume, et c'est l'instant où les vivants méditatifs se sentent le plus près des morts.

Les tombes royales d'Asie ne sont pas les tristes amas de pierre qu'on voit sous nos climats. On ne s'y rend pas pour pleurer, et nos chapelles glaciales, faites pour les larmes et la prière ne conviendraient pas à ces grands disparus, enfouis à même la terre, sans suaire ni cercueil, et dont la chair a donné son essence à cette herbe qui verdoie, à ces taillis où nichent les oiseaux. La tombe royale, c'est la dernière demeure du souverain, son palais de repos. Il peut revenir, on l'attend. Voici le grand lit de bois sombre, avec sa natte et ses coussins, voici le thé, le riz, le chum – chum, renouvelés chaque matin ; voici pour la chique, les feuilles de bétel et le petit pot de chaux. Et il retrouvera rangé sous des vitrines, les bijoux, les bibelots, les armes qu'il aimait, les arbustes de jade, les cristaux précieux, les coffrets de nacre, et ces grands vases de Sèvres que les ambassadeurs de France lui remirent en présents.

Du vivant de l'empereur, un géomancien a choisi l'emplacement, à l'abri d'un écran naturel, butte ou colline, qui préservera le mort des mauvais génies, et dans ce grand jardin on a construit les bâtiments, dont le nombre et l'ordonnance sont fixés par les rites: un enclos pour la dépouille, un pavillon pour le souvenir, un temple pour l'âme. Ainsi l'ont conçu les sages qui édifièrent aux portes de Pékin les mausolées des Minh et des Tsing, et les souverains annamites n'y ont rien changé.

Ces temples ne s'imposent pas au ciel, ils s'y inscrivent harmonieusement. Ce n'est pas dans l'élévation des verticales qu'ils cherchent la beauté, selon l'art classique des Grecs et le génie médiéval, c'est dans l'allongement des lignes infléchies, la grâce des colonnades, des terrasses, des toits superposés, qui, nonchalamment, s'étendent sur l'horizon. Rien ne domine, que de minces pylônes perdus dans la verdure: le symbolique pinceau du lettré.

Dans la vaste cour d'honneur, les mandarins de pierre montent la garde avec les petits chevaux tout caparaçonnés et les deux éléphants. Sur les toitures de tuiles vernissées et le long des escaliers de granit, les dragons déroulent leurs anneaux. Pas de riches matériaux: des briques, des morceaux d'assiette à dessins bleus et jusqu'à des tessons de bouteille ; mais tout devient précieux, dans ce décor. Les faîteaux de faïence sont posés sur les toits comme des oiseaux multicolores. Et, çà et là, des portiques de bronze se dressent, sans autre but que d'encadrer de leurs émaux ces arbres mélancoliques penches sur des bassins dormants.

Ne cherchez pas la tombe : nul n'en connaît l'emplacement précis.

On l'a creusée dans ce vaste enclos planté d'arbres qu'entoure le Mur précieux et dont la porte scellée ne s'entr'ouve qu'une fois l'an, juste le temps d'un regard; mais si la dépouille repose là, l'Esprit survit dans la tablette à qui on rend le culte, la Mémoire se perpétue par la Stèle massive où les hauts faits du règne sont gravés, si bien que le mort immortel est moins présent dans le jardin funèbre que sous ces pavillons dédiés à son souvenir.

N'est- il pas émouvant de penser que tout cela fut construit sous leurs yeux, aménagé selon leur goût, et qu'ils venaient se reposer sous ces ombrages comme dans un lieu de plaisance, suivis de toute une cour de princes et de danseurs, de favorites, et de musiciens, dont les sampans remontaient la rivière au son des flûtes et des tambourins ?

Aussi, penché sur l'étang où tombent en ruines les bains de Tu Duc, je regardais rêveusement ce pavillon vermoulu dont fléchissent les pilotis, et il me semblait qu'un peu de l'Empereur y vivait encore – moins qu'une forme, moins qu'une ombre – comme au temps où il venait s'y étendre pour regarder grandir les murs de son dernier palais.

Des fleurs de frangipanier tombaient des arbres, répandant une odeur de lis. Je me souviens de grandes cours sablées, de basins verdis couverts de nénuphars. Mais, surtout, je garde la vision de cette salle obscure où je pénétrai sans rien savoir et dont la gravité m'immobilisa sur le seuil. J'étais dans la Maison de l'Ame, le Temple de la Tablette, le Palais des bienfaits des Mânes…

J'y entrai comme à tâtons. Pas une lumière, qu'un point d'or de veilleuse. Je sentais vivre autour de mois, mais sans comprendre d'où venaient ces voix étranges qu'on eût dit fêlées et ces petits rires inquiétants. J'avançais quand même…

Peu à peu, sortirent de l'ombre des laques rouges et or, des colonnes de bois sombres, des solives luisantes, des meubles éclatants, des vitrines. Comme les voix me suivaient, je me retournai : c'étaient de très vieilles femmes, les dernières servantes des épouses mortes de l'empereur, laissées là pour rendre le culte. L'une, mamelue, les joues flasques, était plus hideuse que les autres: l'eunuque.

Jacassant et riant, elles me montrèrent la couche du roi et les offrandes toujours prêtes, sur les beaux plateaux incrustés. Puis, ses objets préférés et les hautes glaces ternies où, tant de fois, il dut mirer sa lourde silhouette. Dirait- on pas que le tain qui s'écaille a dessiné comme une forme humaine, sur ce tableau limpide au cadre dédoré ?...Lentement un trouble vous envahit. Ces femmes qui l'ont servi…Cette sorte d'homme qui entendit ses ordres…Ces armes qu'il a maniées…Ne portait-

www.lemandarin.vn

Edité par www.lemandarin.vn - free copy - version 1/2014

il pas ce pesant collier de jade, le jour où il ordonna le martyre des derniers missionnaires français?...Rien n'a bougé autour de lui. La vie est comme suspendue…Où êtes- vous, Maître invisible? Quand je suis arrivé devant le suprême autel, dissimulé aux yeux profanes, j'ai retenu la main qui allait soulever la tenture :
– Non…N'y touchez pas…
C'est là qu'on garde la précieuse relique : le mouchoir sacré qu'un dignitaire porta aux lèvres du souverain mourant pour recevoir son dernier souffle, l'Esprit qui s'envolait…
Je n'ai pas voulu voir.
Et, feutrant mes pas, j'ai quitté le Palais des Mânes où ne vivent plus, autour d'un souffle, que des voix chevrotantes et des rires fêlés.

***

Aux quatre tombeaux impériaux *les mêmes mandarins de pierre vous accueillent dans la Cour funéraire, les militaires et leurs grands sabres, les conseillers avec leurs parchemins roulés. On trouve aussi les mêmes terrasses aux balustrades ajourées, les mêmes escaliers à rampes de dragon, les mêmes portiques et les mêmes pavillons aux toits superposés mais dans aucun les bâtiments et les jardins n'ont cette harmonie qui règne au tombeau de Minh mang, l'Empereur lettré. Il est perdu dans de grands bois de pins où les éléphants sauvages viennent encore et rien n'est plus surprenant que de trouver dans cette forêt, derrière la haute enceinte de briques, ce palais charmant où les édifices et les bassins ont des noms de féerie : la Vertu Eclatante, les Bienfaits Vénérés, la Clarté Irréprochable, la Lumière Attirée…*
De l'eau partout. De l'eau et des fleures. L'empereur a voulu, pour son suprême repos, un cadre d'eau tranquille et de parfums. Des ponts en arc–en–ciel franchissent les lacs : voici celui, dallé de marbre, où l'empereur seul pouvait passer, voici le Bassin de la nouvelle lune, en forme de croissant…Partout des ruisselets, partout des étangs fleuris de lotus où plongent, en criant, les martins-pécheurs. Et de l'eau encore s'égoutte des toitures, mouillant le sable fin où sautent des centaines, des milliers de minuscules grenouilles, moins grosses que les sauterelles de chez nous.
Tout est symbole dans ce parc, les deux ponts parallèles qui représentent les régents, le Tertre des trois puissances qui rappelle le Ciel, la Terre et l'Eau, et si le bassin a cette forme de lune, c'est qu'il protège l'entrée de l'Enclos précieux dont le tumulus arrondi figure le soleil. On gravit des escaliers, traverse des terrasses, passe sous des portiques…Et à tout instant on s'arrête pour se pencher sur l'eau ou respirer les fleurs.
De hautes colonnes en bois de fer supportent les toitures et, de l'une à l'autre, se déroulent des frises où brillent la nacre, l'ivoire et les rechampis d'or. Toutes ces incrustations, ce sont des sentences. Il n'est pas un pavillon où l'Empereur lettré n'ait voulu tracer des mots de sagesse.
Un jour, en relevant les plans du jardin, on s'aperçut que les plates–bandes de chaque côté de l'allée centrale, affectaient la forme d'un caractère : Tho…Avec des fleurs et des plantes taillées, Minh mang avait écrit : Eternité…
Quelle surprise, lorsqu'on s'est longuement promené dans la riante sépulture de Minh Mang d'arriver devant celle de Gia–Long, son père.
Pas un tombeau : un fort
Les miroirs d'eau et les jardins pouvaient convenir à Ming Mang, le fin légiste, le politique adroit, mais pas au conquérant, pas au grand Gia–Long, souverain d'épopée, qui, aidé des Français, chassa les Tay son usurpateur, groupa sous son sceptre de jade tous les pays d'Annam et, le premier, régna en maître des frontières de Chine aux rives du Mékong. Faisant édifier sa nécropole à coups de blocs de granit, il semblait songer encore à des guerres futures. Mort, il s'y retrancherait, comme dans une citadelle. Pas de légère passerelles, de riches pavillons : une rude construction de pierres grises, dont s'étagent les temples sévères et les terrasses nues.
Ses descendants, fideles aux rites de Chine, ont fait enfouir leurs dépouilles dans un lieu ignoré, derrière le Mur précieux, afin que leurs restes n'eussent pas à redouter les outrages des hommes : lui n'a pas eu cette crainte. Son tombeau se montre au grand jour. Du haut d'une contrescarpe, pardessus les murailles, on l'aperçoit, serré contre celui de la reine, qu'il protège encore. Il tend sans peur sa cuirasse de pierre :
- c'est moi, Gia–Long !
Et il sait bien que nul n'osera y toucher, que jamais un bélier ne heurtera la lourde porte de bronze.
Il n'a pas voulu de bois rares, de poteries, d'émaux : rien que du granit. Pas de ruisseaux : des douves. Le temple de la stèle est abandonné : Gia-Long n'a pas besoin qu'on lise ses hauts faits, on s'en souvient… Et pour garder sa tombe, il n'y a pas comme les autres de linhs en vestes bleues, obséquieux et

www.lemandarin.vn

craintifs : il y a les tigres qui, dès la tombée du jour, rôdent dans les grands bois de figuiers sauvages et viennent pousser leur cri jusque devant les cases de Dinh–Môn, le village voisin.
Rien en Indo–Chine n'a le charme de ces tombeaux. En eux revit intacte la beauté mélancolique du Vieil Annam. Là seulement, dans ces jardins délicieux, le voyageur peut évoquer, sans que rien de vulgaire vienne troubler sa rêverie, l'Asie mystérieuse d'autrefois. C'est le suprême refuge du passé, une merveilleuse estampe faite de laques rouages, de tuiles vernissées, d'eaux endormies, de frangipaniers en fleurs…
Mais, surtout, ne suivez pas le mauvais guide qui voudra vous conduire au tombeau de Dong Khanh, fils de Tu Duc et père du roi actuel. Si vous le visitez tout le charme est rompu.
C'est le même style, ce sont les mêmes pavillons aux toits cornus, les mêmes jardins, mais tout cela gâtes de modernisme, de mauvais gout occidental. L'empereur Dong Khanh était déjà un « civilisé ». Son fils, pieusement, fait entretenir le tombeau et on remplace le bois de fer par le ciment armé, la laque ancienne par des pots de peinture.
Non, n'y allez pas…
Ne suivez pas non plus le cicerone qui prétendrait vous mener à l'Usine des Eaux, même s'il vous affirme que c'est « une petite merveille dans le style du pays ». Vous ne vous en consoleriez jamais. Ou alors, allez–y pour rire.

L'usine des eaux, de nos jours

Je me demande quel architecte facétieux, quel fonctionnaire irresponsable a eu cette idée saugrenue, pour ne pas abîmer le paysage de Hué, de faire édifier, en bordure de la rivière, cette surprenante Usine des Eaux, exactement copiée sur un temple annamite, en en doublant les proportions. C'est un tel chef –d'œuvre de sottise qu'on croit à une gageure. La cheminée est camouflée en pinceau du lettré, le portail est celui d'une pagode et le nom de l'usine est peint sur la façade en caractères chinois ! C'est en manière de compensation, je suppose, qu'on a construit au milieu des palais de la Ville royale, juste devant le Temple Suprême, une lourde bâtisse moderne, le Trésor, dont un plâtrier munichois serait honteux. Mais quoi, les années passeront, la civilisation occidentale gagnera et inévitablement ; le vieux palais perdra son caractère. Déjà un lourd pont de fer traverse le fleuve et les autos y passent en cornant, tandis que la Musique annamite joue sous le kiosque Poète et Paysan. Un jour ou l'autre, un tramway traversera la citadelle et on posera une sonnette électronique à la porte de l'Enceinte Pourpre interdite. Qu'on découvre des suintements de pétrole aux alentours de Dinh-Môn et on éventrera les collines sacrées, on bouleversera les tombeaux impériaux.
Mais ce qui ne changera pas, de longtemps encore, c'est la divine campagne de Hué, et d'autres comme moi, ayant visité la Pagode de Confucius (1), cherché dans l'ombre de son temple pavoisé d'étendards le visage doré des Bouddhas, regardé sous le portique à belvédère la statue grimaçante des génies protecteurs et contemplé la haute tour chinoise, dont les sept étages vont en diminuant, ressentiront soudain une émotion que les Guides n'avaient pas annoncée, en découvrant simplement sur la rivière qui coule au pied de la colline une sampanière debout sur sa barque, et qui rame en chantant…
Ce n'est pas dans le temple que le Vieil Annam suivit, c'est dans ce paysage merveilleux, et cette fille qui rame m'en apprend plus, d'un geste, que la Quan–Am (2) de bronze cachée au fond de la pagode. Tout à l'heure les pêcheurs vont décrocher les filets qu'ils ont mis à sécher sur des cadres en bambous, comme de grands écrans noirs pour le cinéma du soleil. De minces pirogues, débordant de verdure, vont descendre vers Phu-Cam, la journée faite. Puis, la nuit tombera…Le silence va s'étendre sur la colline du Vent précieux. Déjà les mamelons boisés de l'autre rive se recouvrent de brume et la plaine de Nguyêt–Bieû ne se distingue plus. Des brasiers s'allument sous la natte des barques…Où vont –elles ?...Qu'emportent –elles ?
Une étoile…Une chanson…

***

(1) : pagode Tien Mu ; (2) : divinité bouddhique féminine

www.lemandarin.vn

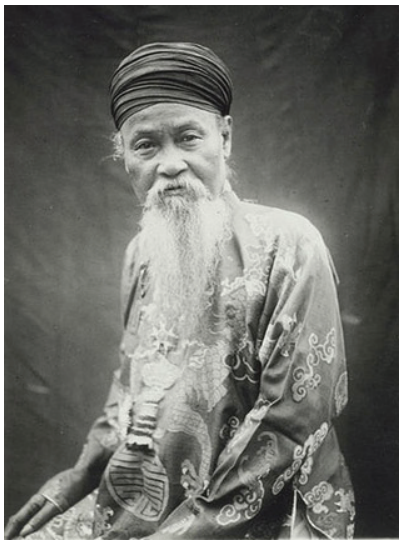
Hué, c'est la ville des jardins. Moins une capitale qu'un grand parc habité. Où est le secret de sa grâce surannée et toujours renaissante ? Dans sa large rivière et son canal bordés de palmiers d'eau, dans ses bungalows fleuris, ses larges allées silencieuses, les toits chimériques de ses palais, la ceinture splendide de ses bois ? Jusqu'à son marché qui n'est pas pareil aux autres, resté plus purement indigène, avec sa vaste cour ensoleillée où s'accroupissent les petits marchands.
On dirait que cette vieille cité fut abandonnée à l'antique Dai Nam, pour qu'il achève d'y mourir. Le jeune Annam grandit dans les ports de la côte et les centres industriels, il resplendit à Saigon où il s'agite, évolue, s'enrichit, mais à Hué s'est réfugié le passé légendaire, le souvenir des ancêtres, la tradition. Si tous les Esprits exhalés des grands princes d'autrefois cherchent dans le royaume un lieu où notre civilisation ne les traque pas encore, c'est à Hué qu'ils se réfugieront.
Combien d'années durera cette agonie ? Le temps d'achever la voie ferrée qui droit relier la capitale, au nord avec Hanoi, au sud avec Saigon…Le temps de remplacer le pitoyable petit hôtel [Hotel Morin]-épicerie célèbre chez tous les coloniaux par un palace dont les plans sont déjà tracés… Le temps de bâtir quelques usines où viendront s'engager des pêcheurs comme manœuvres, des princes comme surveillants.
Elle est pourtant si douce, la vie qu'on mène là –bas ! Depuis combien de siècles ces sages aux corps fluets se transmettent –ils la recette de ce bonheur sans éclat ? Ils vivent, dirait –on, en sourdine.
De la route, leur maison ne se voit pas, masquée par les bambous. C'est la crainte héréditaire du pirate, du mandarin jaloux : cachons notre bonheur…Riches et pauvres ont le même jardinet carrelé, les mêmes pots de terre cuite où poussent des arbres nains, les mêmes jarres à eau qui suintent au soleil. On entre de plain–pied dans la petite pièce principale, toujours meublé du même grand lit de bois nu, sans autre garniture que l'oreiller de faïence ; puis la table ronde, les escabeaux et l'autel des ancêtres, qui maintenant porte parfois une photo en guise de tablettes. Toujours le progrès…
Chez le pauvre nous apercevrez ni nacre, ni soierie, et les sentences sont modestement écrites sur des bandes de papier rouge au lieu d'être incrustées sur des panneaux de lim, mais, s'il n'y a qu'un lit, on vous l'offrira ; un escabeau, il sera pour vous. N'entrez pas en maître chez ces gens d'abord craintif ; souriez–leur : ils vous souriront. Jouez avec les enfants, ces "nhos" si cocasses avec leur tête rasée et juste une houppe noire, par où les attrapera le bon génie pour les mener dans le bon chemin, et les parents rendus confiants riront autour de vous.
Le chien seul vous boudera, hargneux, crocs découverts. Mais à l'heure de dormir, quand ses maîtres se seront refugiés dans la cuisine pour vous laisser la meilleure place, il se radoucira et comme il redoute les piqûres autant que l'homme, il viendra se glisser près de vous, sous la moustiquaire reprisée, où le rejoindra peut –être son ami le cochon noir.
On dort mal, les reins moulus, le corps ruisselant. On ne trouve pas d'air, sous ce tulle épais ; on se tourne et se retourne sans parvenir à s'assoupir.
Un moustique s'est faufilé, on ne sait par où, et le supplice commence. On claque des mains pour l'écraser –l'air d'applaudir. On se donne de grandes tapes, comme pour se mortifier. Mais peine perdue: il échappe toujours… De hors, le gecko attaque sa grotesque sérénade : To –kê… To –kê…
Il crie ainsi pendant des heures, mécaniquement, cet énorme et repoussant lézard. On dirait d'un baryton enrhumé qui fait sa voix : To –kê…Malgré soi, on compte. Un nombre impair au –dessus de sept, cela porte bonheur… To –kê… Qui sait ? Thi –hai ou Thi –ba, couchées dans la cuisine, comptent peut –être aussi pour savoir si on les aime. To –kê… To –kê… C'est leur façon d'effeuiller la marguerite…
Les heures n'avancent pas, elles se traînent, elles fondent…On pense aux bonnes nuits de France, au drap frais qui vous caresse, à la couverture que, frileusement, on ramène au matin. On hait ce climat épuisant, cet air chargé d'eau et de fièvre, cette électricité dans l'air, qui tend les nerfs et rend mauvais.
_ Enfin, vais –je m'endormir !
Ce n'est pas le sommeil qui vient, c'est une sorte de torpeur, coupée de brusques réveils. Au matin, on est encore plus las qu'en se couchant, l'esprit et les membres engourdis…
Et cependant, quand le voyageur reviendra de ce lointain pays et qu'il contera ses souvenirs il soupira comme les autres.
_ À ces belles nuits d'Asie !...
Il faut bien donner des regrets à ceux qui ont restés chez eux. Et puis, à distance, on est presque sincère : le corps a oublié, l'esprit seul se souvient. Le plus fruste des coloniaux, parlant de ces années de misère, trouve des mots enchanteurs pour éblouir les casaniers. Un menteur, en somme, c'est un poète qui ne sait pas rimer…
Dans combien de "cai-nhas" m'a- t- on offert le lait de coco, à même la noix coupée, ce lait limpide comme de l'eau qui vous laisse dans la bouche un goût de limonade et d'orgeat !

www.lemandarin.vn

Le riche vous donne ce qu'il a, le pauvre vous offre ce qu'il peut. Un peu par curiosité, un peu par crainte, un peu par vanité –aussi sans doute par un sentiment natif de l'hospitalité –le "nhaqué" comme le mandarin est heureux d'accueillir le Français. Mais on peut l'introduire chez eux, prolonger un séjour, il est bien difficile, même à qui parle leur langue, de vraiment les connaître, de les comprendre.

Je me souviens de ce que me disait un soir, dans sa maison annamite de Phu–Cam, le vieil évêque de Hué, depuis un demi- siècle en Indo –Chine :

_ Au bout de quelques mois, je croyais les connaître…Au bout de vingt ans j'ai compris que je ne savais rien…



Comment l'étranger peut –il seulement distinguer les petits des grands, dans ces maisons toutes semblables où des vieillards en tunique de soie cirée mènent, loin de notre monde, une sorte de vie biblique, entouré de leur descendances ?

Un matin, je me souviens, on me conduisit dans une maison large et basse, coiffée de paillote et grand ouverte au bout d'une allée d'hibiscus. Pas de porte, pas même de façade : la pièce unique, très vaste, ne fait que prolonger le jardin, à l'abri du toit de chaume. Les meubles, une table et des sièges taillés dans les bois roux, étaient à demi dans la cour, à demi dans la maison, dans la clarté de l'un et dans l'ombre de l'autre, si bien que les poules picoraient sur les carreaux, sous la table et le lit, sans trop savoir où leur domaine s'arrêtait. Des domestiques et des modestes voisins allaient et venaient sans gêne, se mêlant au maitre. Etais –je chez quelque riche paysan, quelque mandarin de village ?

Non pas. J'étais chez Son Excellence Ton That Han **(1)**, *une des quatre Colonnes de l'Empire, ancien président du Conseil, commandeur de la Légion d'honneur.*

J'ai en bien souvent rencontré, de ces vieux Annamites, puissant et riche, qui, au décline de leur existence, avaient voulu reprendre la vie sereine des ancêtres. On les croyait gagnés aux moeurs d'Europe, puis un jour ils disparaissaient et on les retrouvait des quelque demeure retirée, lisant de vieux ouvrages taoïstes, écrivant leurs mémoires au pinceau et élevant dans leurs viviers de monstrueux poissons de Chine, aux fluentes nageoires rouges et bleues.

« Qu'on m'enterre avec des habits de paysan, demandait l'un deux, dans ses suprêmes volontés. On mettra au –dessus de mon cercueil la robe bordée de mandarin que ma donna l'Empereur et dont je suis si fier mais que je porte ce costume de paysan qui est vraiment le mien, celui de mon enfance et celui de mes pères… »

Croient- ils seulement mourir quand ils vont se coucher au lieu choisi, dans un coin de plaine et que leur tablette va rejoindre, sur l'autel familial, la tablette des anciens ?

Les fils qui suivent le funèbre convoi, les cheveux défaits et une corde de chanvre serrée autour du front, peuvent se lamenter, crier devant la fosse ouverte : ce n'est qu'une coutume. Ils savent bien que la mort n'enlève qu'une forme à leur amour. La mort ne détruit pas : elle transforme. La mort n'empêche rien…

Quelle souriante leçon d'éternité nous donnent ces deux bonzes dont les tombes rapprochées adressent le long de la route de Tu –Duc, au milieu des pins et de filaos qui couvrent la colline ! L'un d'eux, une sorte de cardinal bouddhiste s'appelait Khiet–Ma, du nom de son grande, et était chef de la Pagode de Tuong–Van. L'autre, Hoa Thuong, était chef de la Pagode de Tu –Quang. Leur vie entière, ces deux lettrés discutèrent sur de dogme s'adressent l'un à l'autre des poésies édifiantes où chacun soutenait sa thèse.

Le renoncement, prétendait Khiet–Ma, consiste à s'abstenir totalement à toutes actions humaines, même de pratiquer la charité. Hoa Thuong, au contraire, soutenait que le renoncement prêché par Çakia-muni, n'était que relatif : on peut secourir les pauvres, il est bon de venir en aide à ceux qui souffrent.

Les poèmes répondaient aux poèmes :

« Tu donnes de l'argent à un pauvre, qui l'empêchera d'acheter une arme pour tuer » disait Khiet –Ma

« Tu ne donnes pas d'argent au pauvre et il meurt, c'est donc toi qui l'auras tué », répliquait l'autre.

Leur discussion dura vingt ans. Or, en 1915, le Hoa Thuong mourut. Son rival allait –il se taire, ou bien

(1): Tôn That Hân eut une carrière de 60 ans, dont ministre sous Thanh Thai et régent sous Duy Tân et Bao Dai. Il est mort en 1944 à 79 ans. Sa famille honore sa mémoire dans sa maison de Lại Thế, à la périphérie de Hué

www.lemandarin.vn

chercher dans les pagodes un autre contradicteur ? Non pas…Ce sage savait que la mort n'est qu'une porte à franchir. Par delà le tombeau il poursuivit donc la querelle, comme si rien de fatal ne l'avait interrompue. Il fit édifier sa tombe devant celle du bronze mort…et sur sa propre stèle il venait graver lui –même les poèmes qu'il ne pouvait plus adresser à son ami que dans l'éternité.
« Eh bien, lui disait –il, tu ne me réponds plus.
Tu conviens que j'ai raison »
Chaque mois, il trouvait d'autres arguments qu'il traçait sur la pierre. Puis en 1919 le Khiet –Ma mourut à son tour et la discussion prit fin
Pourtant leurs deux stèles s'affrontent encore, sur la route de terre rouge qui conduit à l'Esplanade des Sacrifices. Déjà les nhaqués naïfs les vénèrent comme deux génies, parfois une femme, en passant, dépose sur leur tombes une fleur, un fruit ou, si elle est très pauvre, seulement un caillou. Et peut –être qu'au royaume des ombres les deux Esprits inassouvis cherchent encore la vérité…

Sur la route du tombeau de Tu Duc, la tombe de Khiet Ma (à gauche), à coté de la tombe de Hoa Thuong (à droite)

***

Quel singulier prestige exerce ce vieil Hué mélancolique chargé de souvenirs ! Elles sont plus émouvantes encore d'être désertes, ces grandes cours du Palais, celle des grands lais, où sont les « lions rapides » en bronze doré et les vasques de porcelaine bleue, celle des petites audiences qui entoure le somptueux palais construit par Gia Long, celle de Thi Mieu, où les pesantes urnes dynastiques se dressent sur leur trois pieds d'airain. Ce palais où vécurent dix rois, ne doit –il pas avoir son âme propre, que le souverain aspire, quand il pose sur sa tête le Grand Dragon aux Cinq Griffes, pour ne l'exhaler que le dernier jour ?...
Il me plaisait de le croire quand, monté au Cavalier du Roi, je regardais se coucher le soleil. Je songeais au retour du jeune prince d'Annam lorsque le jour sera venu pour lui de prendre le sceptre de jade et qu'il franchira, jeunes Français aux paupières bridées et aux joues de vieil ivoire, cette Porte Dorée dont la baie centrale ne doit s'ouvrir que devant l'Empereur, lorsque, vêtu de la robe rituelle et ruisselant de pierreries, il montera sur le trône ancestral et recevra l'hommage de tous les mandarins protestés sur les dalles de la Suprême Paix. Que pensera –il à cet instant ?...Quelle vertige troublera ce jeune roi, parisien depuis tant d'années, formé dans nos écoles, grandi dans nos salon, et soudain replongé dans ce vieux monde dont les coutumes, les idées, l'esprit même lui seront devenu étrangers. Regrettera –t –il notre vie ardente d'Occident, ou bien, la vieille âme du palais le pénétrant, redeviendra –t –il insensiblement un prince oriental pareil à ses ancêtres. Comment naît la royauté dans le cœur d'un roi ?
Peut –on savoir ?...Le cœur de l'homme est un puits obscur et, quand cet homme est un Jaune, et quand ce Jaune est un roi…Contenons –nous, sans ces vaines analyses à quoi certains se complaisent aujourd'hui, de juger sur des gestes, des faits, des apparences…Ne prétendons pas fouiller une âme: regardons seulement bouger un visage, cela nous apprendra déjà beaucoup.
C'est à l'avènement de Duy Tan que je pense : il ne doit pas y en avoir, dans l'histoire, de plus comique et de plus saisissant.
Son père Thanh Thai était sur le trône depuis plus de vingt ans.
- Un fou ! Un sadique furieux, s'écrient encore aujourd'hui certains coloniaux quand ils entendent seulement prononcer son nom.
- Non pas, protestent d'autres. C'était un souverain habile et pour le conserver, nous aurions dû fermer les yeux sur sa vie privée…
Mais précisément, cette vie privée était devenue telle qu'il était difficile de ne pas intervenir. Le peuple annamite lui –même tenait son souverain dans un mépris qu'on ne le saluait plus dans Hué et que les gamins l'escortaient en riant quand il descendait à la rivière assis dans un simple pousse et recouvert d'un voile bleu dont ses femmes tenaient les quatre pointes. Tant qu'il se contenta, dans une cours du Palais, de jouer au marché avec ses concubines, dont chacune avait son éventaire ou de reconstituer le yacht du Gouverneur avec des touques à pétrole, on ne dit rien. On le laissa aussi s'improviser médecin et obliger ses femmes à venir le consulter dans son cabinet de docteur spécialement aménagé.

www.lemandarin.vn

Quand, à l'exposition d'Hanoi, il commanda des centaines de corsets, s'acheta toutes les décorations françaises et étrangeres qu'il put trouver chez un marchand pour en orner sa tenue de gala et commanda à une société un matériel de tramway qu'il voulait faire poser dans le palais, on se contenta d'observations respectueuses. Mais ses fantaisies ne s'arrêtèrent pas là.
Un jour qu'il jouait au marché, tenant lui – même un éventaire de poisson, sa première femme, l'Impératrice, se permit de lui dire :
- Ton poisson n'est pas frais.
Atteint dans son amour –propre commercial, l'empereur porta à sa femme un tel coup de rotin qu'il lui cassa le bras.
Un autre jour, la médecine ne lui satisfaisant plus, il s'improvise chirurgien et ayant fait l'emplette de planches anatomiques et d'instruments, il ouvre le ventre à une de ses concubines, qui en meurt. La fille d'un de des ministres lui plaisant, il l'enlève et blesse le père d'un coup de revolver. Il frappe ses femmes, les torture et devient si cruel que plusieurs s'enfuient du palais et que l'une d'elles se jette dans un puits. Enfin, le scandale devint telle qu'en 1907 le Gouvernement français décida de le déposer. Quand Thanh Thai l'apprit, il fut saisi d'épouvante, convaincu qu'on allait l'empoisonner ou lui passer au cou le fatal lacet de soie. Dans son entourage la peur n'était pas moins grande et pendant une semaine la ville interdite retentit de sanglots et de cris.

Huit jours s'écoulèrent ainsi, sans qu'on sût qui allait régner, puis arriva un télégramme de Paris qui enjoignait au Gouverneur général de désigner pour Empereur un des fils du souverain déchu, lui laissant seulement le soin de le choisir.
Donc un matin, au lever du jour, le Gouverneur et le Résident, accompagnés du médecin militaire à cinq galons de l'hôpital, se rendirent au palais pour chercher qui serait roi. Etrange destinée de deux fonctionnaires républicains…Gravement, comme il convenait pour une telle mission, ils pénétrèrent dans le gynécée où tout le monde, femmes, enfants, énuques, se mit à brailler. Au milieu de cet affreux vacarme, les fonctionnaires et le major tentèrent de grouper les héritiers qui se sauvaient, terrorisés. On y parvint pourtant et le gouverneur, s'effaçant alors devant la science, apprit au médecin –major que c'était à lui de designer l'enfant qu'il croyait le plus capable de faire un roi.
Sans doute, le colonial qui, jusqu'alors, n'avait fait passer la visite qu'à des marsouins, dut être un instant troublé, mais il se remit vite et consciencieusement, sourcils froncés, il commença son inspection.
Du premier coup, il écarta l'aîné des fils.
- Regardez–moi ce front… ces oreilles décollées…ce regard fuyant…C'est un dégénéré, ce garçon –là, il tient tout à fait de son père…Allons parle –moi, dite –moi quelque chose (ceci en annamite).
L'autre, hébété, ne sut que balbutier quelques mots.
- Eh, bien, qu'est –ce que je vous disais !...Vous voyez bien, c'est un crétin…Allons, au suivant…
La visite continua. Les héritiers, chargés des tares du père, avaient tous le même visage ingrat, les membres grêles, l'air sournois. C'est alors qu'on pensa au petit Duy–Tan, troisième fils du roi, né d'une concubine. Il ne se trouvait pas avec ses frères. Thanh Thai, par lubie, l'avait récemment jeté en prison, les fers aux pieds, avec d'autres enfants, fils de ses ministres. Le petit prince, en voyant entrer le cortège, se mit à pleurer, à appeler sa mère, à trépigner ; mais le major, qui l'avait attiré à la lumière, l'examinait sans se laisser émouvoir.
- Ma foi, celui –ci m'a l'air assez bien, jugea –t –il en le tripotant comme s'il avait eu à choisir, dans une portée de jeunes chiens, celui qu'on ne noierait pas. Il a les oreilles trop larges, les dents gâtées, mais c'est encore le mieux…
- Il vous plaît ? Eh bien, allons –y…
Et, reconnu bon pour le trône, le gamin impérial toujours braillant fut tiré de son cachot.
Qu'est –il à ce moment ? Un enfant de huit ans qui s'accroche en hurlant à la tunique des femmes, un "nho" dépenaillé qu'il faut traîner par le bras vers les appartements royaux. La transformation va commencer…
Tandis qu'on fait la toilette du jeune prince, les quatre ministres lui apprennent quelle grave décision vient d'être prise, ils lui expliquent qu'il va devenir le maître, le représentant du Ciel, l'Empereur…
Quand, dans la matinée, on le conduit à la Résidence Supérieure, il a cessé de pleurer et se présente dignement. De retour au palais, il s'enferme encore avec ses conseillers et écoute leurs leçons. A trois

www.lemandarin.vn

heures a lieu la cérémonie d'intronisation. Un orage vient d'éclater, la rude bourrasque de la saison des pluies et le cortège, avec ses mandarins, ses éléphants, ses musiciens, ses parasols, s'avance sous une averse diluvienne. Duy–Tan est sur le trone, vêtu de la somptueuse robe jaune des empereurs. Il regarde hautainement la foule et quand il doit prononcer son discours, il prend la voix chantante et lointaine que prescrivent les rites. A cent pas à peine du cachot où un marmot mal lavé trépignait ce matin, l'Empereur parle à son peuple. La transformation est accomplie. Une autre âme a passé dans ce petit corps.

Et quand, à quatre heures, il retourne, porté en chaise, à la Résidence Supérieure, suivi de toute sa cour, il a un tel maintien, un ton si grave que le Gouverneur et le Résidence se regardent surpris, tandis que le médecin –major, respectueusement, s'incline devant le souverain qu'il a choisi le matin dans une portée d'héritiers et que, maintenant, il ne reconnaît plus…

Que de souvenirs pareils conservent ces murailles grises et roses ! C'est du haute de cette terrasse que Duy–Tan, penché, écoutait, chaque jour la leçon de révolte que lui donnait un sorcier rebelle affublé en pêcheur. C'est par cette porte qu'un soir de 1916 il s'enfuit pour rejoindre les conjurés… L'écrira –t –on un jour, cette surprenante Chronique de l'Œil de buffle, tour à tour cocasse, mystérieuse et cruelle…

Fin de l'extrait

www.lemandarin.vn